



**Lectures**  
Les comptes rendus

---

Philippe Desan, *Montaigne. Penser le social*

Erick Miceli

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lectures/29816>

ISSN : 2116-5289

**Éditeur**

Centre Max Weber

**Référence électronique**

Erick Miceli, « Philippe Desan, *Montaigne. Penser le social* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2018, mis en ligne le 18 décembre 2018, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/29816>

---

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors

---

# Philippe Desan, *Montaigne. Penser le social*

Erick Miceli

---

- 1 Professeur de français et d'histoire de la culture à l'université de Chicago, Philippe Desan propose aux lecteurs un prolongement à sa *Biographie politique de Montaigne* publiée en 2014. L'auteur présente Montaigne par son œuvre mais aussi à travers les lectures qui lui ont été prêtées. Sociologue de formation, il décrit un Montaigne qui pense le social autant qu'il vit sa société. Les propos et les actions de Montaigne témoignent de son appartenance à des groupes et des réseaux comme la petite noblesse et l'ordre de Saint-Michel autant que son implication comme acteur politique, puisqu'il a été maire de Bordeaux et négociateur entre les princes de sang. Lui-même est critique vis-à-vis de son parcours politique qu'il considère comme une somme d'échecs. Ce sont ces derniers qui l'inciteront à se retirer dans sa tour à la fin de sa vie. Malgré cela, le mythe du philosophe isolé forgé au XIX<sup>e</sup> siècle reste tenace.
- 2 Dans cet essai, Desan interroge un Montaigne penseur du rapport à l'autre, comme le précurseur d'un structuralisme avant l'heure dans la mesure où il essaie de comprendre la construction objective du sujet déterminée par son environnement social et idéologique. Desan mène une approche sociologique de l'œuvre de Montaigne, dont il décrit longuement la méthodologie dans son avant-propos ; pour lui, il convient d'interroger « autour » (p. 25) de Montaigne pour comprendre son réel propos. Montaigne n'a pas souhaité être un penseur social, ni même philosophe. Desan remarque que « l'essayiste admet [...] son échec lorsqu'il déclare ne pas être philosophe. Il excelle à raconter les hommes, mais échoue à en extraire la quintessence » (p. 35).
- 3 La première partie (chapitres 1 à 4) aborde les axes philosophiques, scientifiques et littéraires de Montaigne. D'abord, le « scepticisme » qu'on lui on prête mais que Desan lie surtout au contexte politique des guerres de religion. L'auteur estime que ce scepticisme résulte de la lente détérioration des valeurs morales durant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, où la valeur de l'utile prend l'avantage sur les valeurs nobiliaires. Desan remarque ainsi qu'il s'agit d'un scepticisme du temps plus que d'un système philosophique à proprement parler.

- 4 Montaigne considère la vérité comme une élaboration individuelle à partir d'expériences singulières et privées, où « les opinions personnelles s'érigent en vérités absolues » (p. 57). Il désire être « métis » c'est-à-dire ne pas s'engager, tant philosophiquement que politiquement, ne rien enseigner mais beaucoup commenter. Il nous livre ainsi d'intéressants commentaires politiques que Desan considère comme un « conservatisme de circonstance ». La perte de l'idéal nobiliaire hérité du Moyen Âge est réinterprétée par les contemporains à la lecture des textes antiques et survient au même moment qu'une crise de l'autorité royale provoquée par les guerres de religion. La crise religieuse est d'autant plus grave qu'elle affaiblit les fondements de la légitimité du roi. À propos de la religion, Montaigne considère qu'il ne s'agit pas un choix mais d'une coutume héritée, une « obligation déterminée par la tradition » (p. 69). L'essayiste du XVII<sup>e</sup> siècle fait d'ailleurs une très importante distinction entre la liberté de conscience qu'il accepte car dépendant du privé, de la liberté de culte, qui lui paraît inconcevable à cause de son caractère public (p. 65).
- 5 Par la suite, Desan s'intéresse à l'idée de la « négociation scientifique » développée par Montaigne. La science est un « négoce » où plusieurs partis confrontent leurs « théories ou opinions » et cette négociation est une « interdépendance nécessaire » entre les différents domaines d'expertises (dialecticiens, grammairien, rhétoriciens, poètes...) qui doit supprimer les vérités prétendument irréfutables. Pour Montaigne, c'est donc une « négociation sociale » dans laquelle l'échange d'arguments permet l'estompement du jugement personnel (p. 107). Selon lui, la science est « informe » et doit nécessairement passer par le travail de l'interprétation individuelle tout en gardant à l'esprit que la vérité de l'expérience peut être « faussée par l'excès de rigueur des raisonnements mathématiques » (p. 105). Montaigne considérant que la « science demeure un point de vue », cette « négociation sociale » permet ici de comprendre l'idée de la tête bien faite plutôt que la bien pleine. Étant produite par l'homme, la science se doit de rester humble, puis, la portée de la connaissance scientifique n'existe que si elle conduit à une meilleure connaissance de soi. Cette approche de la vérité est intéressante puisqu'elle prend place à un moment historique où l'autorité des anciens semble s'effacer. L'homme ne cherche plus les lois de la nature dans les livres mais dans le ciel, avec des instruments d'observation et de mesure. Si Montaigne « est forcément indécis, il recommande l'ignorance et l'incuriosité [comme] qualités nécessaires pour combattre l'agitation sociale d'une époque » (p. 93). Pour lui, « l'abêtissement » des peuples ne peut être qu'un gage de bonheur social ; de même qu'une « incuriosité » consolide la stabilité de l'institution. Malgré sa brève amitié avec Etienne de la Boétie, Montaigne accepte l'idée d'une « servitude volontaire » envers le politique. Pour lui, la liberté individuelle doit s'effacer devant le besoin de la communauté. Mais à travers cela, ce sont les guerres de religion, massacres et doutes de l'époque qui se manifestent et la pensée de Montaigne paraît être déterminée par son environnement social et politique.
- 6 La deuxième partie, « Propositions » (chapitres 5 à 8), aborde les problématiques que Desan considère comme « spécifiques » à Montaigne : le corps individuel, l'idéologie, l'utilité et l'honnêteté. Sa « sociologie de Montaigne » propose une approche concrète aux questions liées au corps physique ainsi qu'aux questions politiques. Durant la Renaissance, la perception du corps change, il devient « prévisible » et fait l'objet « d'études et de descriptions normatives » (p. 144). Ce changement induit « l'émergence d'une pensée sociale et d'une philosophie tournées vers la modernité ; [cette pensée] réintroduit la précellence de notre existence matérielle et des exigences qui en

résultent » (p. 145). Au-delà du corps de Montaigne, c'est aussi celui de l'Autre qui est abordé, notamment à travers les pratiques corporelles. L'essayiste du XVII<sup>e</sup> siècle, dans un passage célèbre, écrit : « il est des peuples où [...] on peut faire honnestement faire des enfans à sa mère », commençant ainsi un long inventaire de pratiques « barbares » pour les Européens. Le « relativisme culturel » de Montaigne naît du fait que « la coutume nous aveugle ; elle brouille la raison et dissimule la réalité » (p. 121). Chaque société se fabrique ses propres normes et considère celles des autres comme « barbares ». Dans ce cours « d'anthropologie structurale pré-levi-straussien », Montaigne observe que les corps « mis à nu » devraient exprimer les mêmes désirs, les mêmes fonctions, quelles que soient les cultures mais que ce n'est pourtant pas le cas, et cela le fascine. Les derniers chapitres de cette partie replacent l'aspect politique au centre de la réflexion. Pour Montaigne, l'homme politique se doit d'être « métis » en société c'est-à-dire qu'il doit adopter une position « neutre et attentiste ». En plus de cela, il existe dans les charges politiques une « prostitution de conscience » (p. 245) car l'utile prime sur l'honnête. Paradoxalement, Montaigne oppose l'activité politique avec la sienne, qu'il considère comme une occupation « oisive et libre » (p. 249), alors qu'il a été un acteur politique la majeure partie de sa vie.

- 7 La dernière partie, « Usages » (chapitres 9 à 10), développe une critique vis-à-vis des lectures que divers auteurs ont faites de l'œuvre Montaigne. Elle est essentiellement consacrée à l'approche des straussiens qui considèrent Montaigne comme l'un des défenseurs d'un « libéralisme universel » issu des Antiquités, dont les auteurs sont persécutés au Moyen Âge mais qui a rejailli au XVIII<sup>e</sup> siècle. La « dissimulation » nécessaire à l'écriture lors de cette période « intermédiaire » demande ainsi une démarche ésotérique voire kabbalistique pour entendre la voix réelle de ces auteurs. Desan critique largement cela : « Une telle approche de la littérature, et de tout texte en général, est problématique dans la mesure où elle assure que ce qui est écrit ne correspond pas – c'est même l'inverse – à ce que l'auteur voulait exprimer. L'application des principes straussiens [...] permet en effet de faire dire au texte absolument tout et son contraire » (p. 285). Pour cet objectif, les straussiens préconisent une « logique circulaire » dans laquelle le silence sur une thématique fait nécessairement l'objet d'indices déposés dans l'ouvrage. Ainsi pour illustrer ce propos, Christophe Bardyn<sup>1</sup> considère que si Montaigne ne fait aucunement mention de sa mère, c'est parce qu'il est un enfant illégitime. Et pour cause, celle-ci aurait « fauté » avec un palefrenier.
- 8 En conclusion, l'ouvrage est autant éclairant sur l'œuvre de Michel de Montaigne que sur ses usages. Aujourd'hui encore, certains auteurs perpétuent la vision anachronique d'un Montaigne « républicain sous le manteau » (p. 298), voire d'un penseur athée. Philippe Desan remarque très justement que « les *Essais* ont toujours été conçus comme une caisse de résonance des événements de leur temps » (p. 305). Les *Essais* sont déterminés par l'environnement social et politique de Montaigne et par les temps troublés dans lesquels ils ont vu le jour. Mais aujourd'hui encore, c'est notre temps qui détermine la lecture de cette œuvre, en dépit des anachronismes et de son propos réel.

---

## NOTES

1. Bardyn Christophe, *La splendeur de la liberté*, Flammarion, 2015.

---

## AUTEUR

### ERICK MICELI

Doctorant en histoire de la pensée politique à l'Université de Corse travaillant sur les fondements intellectuels de la pensée politique des Corses au cours du « Généralat » de Pasquale de' Paoli (1755-1769). Il s'agit d'étudier la réception des idées des Lumières sur une île plongée, en ce cœur du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans une période de révolutions contre la République de Gênes et ainsi observer dans quelle mesure les intellectuels et hommes politiques Corses apportent une réflexion au phénomène européen.